A LOCUST'S LEG

Studies in honour of

S. H. TAQIZADEH

LONDON

PERCY LUND, HUMPHRIES & CO. LTD

1962

LA CIVILISATION ACHÉMÉNIDE ET L'URARTU

Par R. GHIRSHMAN

Qu'il me soit permis, en dédiant ces quelques lignes à Monsieur Taqizadeh, de parler d'une civilisation qui florissait, il y a trois mille ans, sur les terres qui ont vu naître ce vénérable savant? Car, si le royaume d'Urartu avait comme centre le lac de Van, le lac d'Urmiya, aujourd'hui lac de Rézayé, et les terres environnantes dont Tabriz entraient aussi dans la composition de cet État qui, pendant des siècles: du IXe au VIIe siècles avant J.-C., égalait et dépassait même par moment, la puissance de l'Assyrie, sa voisine et adversaire.

En parlant des arts et de la civilisation achéménides, les manuels insistent sur leur caractère ecléctique: le bas-relief, la colonne, la salle hipostyle, seraient imités de ceux de l'Assyrie, de l'Égypte, de la Grèce. Mais, les Perses et les Mèdes, ces premiers Iraniens qui aient pénétré sur le Plateau auquel ils donnèrent leur nom, connurent une autre civilisation étrangère, dans l'ambiance de laquelle ils durent vivre longtemps et qui laissa certainement beaucoup plus de traces dans la leur.

Si on peut parler d'influences qui marquèrent la naissante culture iranienne, c'est plutôt du côté de l'Urartu, dont les Iraniens durent subir, pendant un certain temps de leurs débuts, la suzeraineté, que doivent se diriger nos investigations.

Dès leurs premières installations, les Iraniens élèvent des terrasses pour y édifier les demeures fortifiées des chefs, et, plus tard, les palais de leurs princes. Des villes basses entourent ces terrasses. Cette conception d'urbanisme vient d'Urartu de même que l'emploi de la pierre qui entre dans la construction de la terrasse de Sialk qui date de la période proto-mède.[1] L'appareil cyclopéen de la terrasse de Masjid-i Solaiman[2] est conçu d'après celui que les Mèdes et les

[1] R. Ghirshman, *Fouilles de Sialk*, vol. II, 1939, p. 24.

[2] R. Ghirshman, "Masjid-i Solaiman. Résidence des premiers Achéménides", *Syria*, XXVII (1950), pp. 205–20.

Perses durent apprendre chez les architectes urartiens. En effet, on connaît aujourd'hui les restes de plusieurs forteresses urartiennes dont l'appareillage est cyclopéen.[1] Le Plateau Iranien ignorait cet appareil avant l'arrivée des Iraniens, tout comme l'ignoraient les civilisations voisines de l'Iran autres que l'Urartu. La même observation est valable pour la taille particulière des blocs à bossage de la terrasse de Pasargade, qui ont été employés dans la construction du temple du dieu Haldis, à Toprak Kalé.[2] Ce changement dans la technique de l'appareillage des pierres chez les architectes achéménides, est intéressant à souligner, puisque l'abandon de l'appareil cyclopéen en faveur de blocs plus petits, est observé dans l'architecture urartienne plus récente.[3] Enfin, en restant toujours dans le domaine de la technique architecturale, signalons que le dallage des palais de Cyrus le Grand, à Pasargade, est fait avec des dalles dont les couleurs blanches et noires alternent. Or, cette façon de traiter les sols des bâtiments royaux n'est connue que dans l'architecture urartienne.[4]

Les maisons de Touchpa, la capitale d'Urartu, comprenaient, d'après Moïse de Chorène, plusieurs étages;[5] une plaque en bronze de Toprak Kalé, conservée au British Museum, doit en représenter une, et cette architecture si particulière pour l'ancient Orient, inspira certainement les constructeurs du temple, aujourd'hui en ruines, de Pasargade, et de sa copie qui fut élevée, probablement par Darius le Grand, à Naqsh-i Rustam: la Ka'ba-i Zardousht.

Les deux types de maisons urartiennes: les unes des régions chaudes, à cour centrale, d'autres des hautes vallées, au climat rude, à salle centrale remplaçant la cour et autour de laquelle se groupaient les autres pièces,[6] ne seraient-ils pas à la base de l'architecture royale achéménide, le plan des secondes inspirant ceux des palais persépolitains?

Le rocher de Touchpa-Van est creusé en plusieurs endroits de pièces dans lesquelles on a fini par reconnaître, depuis Lehmann-

[1] C. A. Burney, "Urartian fortresses and towns in the Van region", *Anatolian Studies*, VII (1957), pp. 37–53.
B. B. Piotrovski, *Vannskoïé tsarstvo*, Moscou, 1959, p. 199.
[2] B. B. Piotrovski, *op. cit.*, p. 201.
[3] *Ibid.*, p. 199.
[4] *Ibid.*, p. 202.
[5] K. L. Oganessian, *Karmir Blur*, IV, 1955, p. 7.
[6] *Ibid.*, p. 35.

Haupt, des tombes princières urartiennes.[1] Avec les Mèdes, cette pratique des tombes rupestres apparaît sur le Plateau où nous en connaissons quelques-unes de cette époque: Dukkan-i Daud, près de Sarpul-i Zohab; Fahrika, au sud du lac d'Urmiya, région qui entrait dans la composition du royaume d'Urartu; Farhad u Shirin, près de Sehné, sur la route entre Kermanchah et Hamadan; la tombe scytho-mède de Kizkapan, dans le Kurdistan iraquien. En faisant tailler sa tombe dans le rocher de Naqsh-i Rustam, Darius le Grand ne fit que perpétuer la tradition transmise par les Mèdes et qui avait déjà été adoptée par un de ses prédécesseurs, peut-être Cambyse I, pour qui une tombe rupestre fut préparée à Dā ū Dukhtar, sur la route entre Masjid-i Sulaiman et Pasargade.

On connaît le rôle que jouait dans l'art iranien, à Sialk ou au Luristan, la représentation plastique des animaux sur les vases, et qui était le même sur les chaudrons d'Urartu. Encore plus frappant serait l'usage commun aux deux peuples des tenons ou des attaches en forme de "sirène". Les tenons en forme d'être mâle représenté en buste et doté d'ailes, qui semble protéger le liquide sacré que contient le vase du Luristan, expriment exactement la même idée que les tenons analogues que nous retrouvons sur les chaudrons d'Urartu.

Les principes d'urbanisme, les réalisations architecturales, les traditions funéraires ou les monuments figurés des arts ainsi que les techniques du travail du métal de la civilisation urartienne ne furent pas tout ce que celle-ci passa aux Iraniens. N'a-t-on pas reconnu dans la tradition rapportée par Hérodote (III. LXXXV) et selon laquelle Darius obtint la couronne et la royauté grâce à son écuyer et à son cheval, celle d'après laquelle le roi Rusa d'Urartu avait conquis son trône avec ses chevaux et son conducteur de char?[2]

L'Urartu fut le premier royaume de l'antiquité à introduire l'usage des inscriptions royales lapidaires bilingues, que nous retrouvons chez les Perses depuis Cyrus le Grand, qui sont le plus anciennement connues. Et nous terminerons notre aperçu de la *koïne* irano-urartienne en insistant sur le fait que même les traditions des chancelleries urartiennes furent suivies par celles des Perses. Car, ce n'est ni dans les textes babyloniens, ni dans ceux d'Assyrie ou d'Elam, mais seulement dans ceux d'Urartu qu'on divisait une inscription

---

[1] B. B. Piotrovski, *op. cit.*, p. 216 ss.

[2] F. W. König, *Älteste Geschichte der Meder und Perser*, Der Alte Orient, Band 33, Heft 3/4, Leipzig, 1934, p. 46.

royale en fractions dont chacune commençait par: "Parle le roi (un tel)", ce qu'on retrouve dans les inscriptions officielles des rois achéménides qui furent, peut-être, copiées sur celles des Mèdes.[1]

Les liens culturels que nous avons tenté de faire ressortir comme un trait saillant èt commun aux deux grandes civilisations de l'Asie occidentale ancienne, ne peuvent, à notre sens, n'être que le résultat de contacts occasionnels des deux voisins. Aussi bien l'éloignement territorial que le décalage chronologique des dates des deux royaumes, urartien et perse, s'y opposent. Au cours de l'existence de ces deux peuples il a dû y avoir une période bien plus ancienne où la culture d'Urartu devait dominer celle des Perses pour l'avoir marquée d'une pénétration aussi profonde. Cet état de choses, n'a pu, croyons-nous, se produire que du fait qu'un rapport étroit et continu a dû s'établir entre les deux peuples qui devaient vivre dans une dépendance assez étroite l'un de l'autre. Les sources historiques ne le contredisent pas quand elles révèlent qu'à la seconde moitié du IXe siècle, Salmanasar III trouva les Perses déjà installés dans le pays de Parsua et les Mèdes plus à l'est, tous sur les terres proches du lac d'Urmiya. Or, c'est là que s'étendirent les conquêtes urartiennes grâces auxquelles ces deux peuples iraniens entrèrent dans le sein de ce royaume qui en engloba tant d'autres, aussi bien de l'Iran du nord-ouest que de la Transcaucasie et de la Syrie du nord. C'est là, en vassaux de l'Urartu, que les Iraniens ont dû puiser dans ce que cette brillante civilisation urartienne pouvait leur offrir pour façonner la leur qui passait encore du stade semi-nomade à celui de sédentaire.

Si la thèse est juste, elle entraîne vers un autre problème, celui du chemin que suivirent les Perses et les Mèdes avant de pénétrer sur le Plateau. Ce n'est pas par celui qui passe par les plaines de l'Oxus et de l'Yaxarte, ni par celui qui borde à l'est la mer Caspienne, que durent s'acheminer ces tribus iraniennes. On les verrait plutôt arriver de la Russie du sud et passer par le Caucase pour atteindre les terres du nord-ouest du Plateau et se fixer près du lac d'Urmiya, avant que les Perses, à la suite de conditions encore mal connues, ne poursuivent leur glissement vers le sud-ouest de l'Iran. Ni pour les Perses et les Mèdes, ni pour les Cimmériens et les Scythes qui suivirent la même route, les chaînes du Caucase ne dressèrent de barrière infranchissable.

---

[1] I. M. Diakonov, *Istoria Midii*, Moscou-Léningrad, 1956, p. 367.